

Les Sauteurs, de Moritz Siebert, Estephan Wagner, Abou Bakar Sibidé (Pays-Bas/ Danemark, 2016, 82')

De l'autre côté des limes

de Francesci Gala :

L'Europe disparaît derrière l'objectif d'une caméra de surveillance ratissant la zone dans un noir et blanc implacable, surréal. Au centre de l'image, un viseur se met en chasse de ces points blancs se mouvant entre d'épaisses broussailles. Le dispositif qui sert ailleurs à sélectionner et composer un cadre semble ici rivé à la cible d'une arme à feu. Un son impersonnel l'accompagne, bruissement grave et menaçant comme produit par un générateur électrique. C'est la nuit et *les sauteurs* accroupis à l'abris de figuiers de barbarie s'appêtent à lancer un énième assaut aux barbelés.

Désormais, dans la riche filmographie qui entoure les migrations en ce début de millénaire – dans laquelle le cinéma italien a joué un rôle de premier ordre, de De Seta à Rosi en passant par Crialesi – ce documentaire, coproduit par des hollandais et des danois, occupe une place particulière par sa façon de mener ce témoignage depuis sa base même, d'une manière décisive, radicale. Centrale est la question relative au *point de vue*, plus précisément dans ce cas-ci, où elle touche à la limite, à la frontière : il s'agit de reconnaître que la position où l'oeil, et donc la caméra, se positionnent pour regarder possède un caractère absolument déterminant.

Les documentaristes Siebert et Wagner ont passé une caméra vidéo à Abou, jeune malien qui durant quinze mois tente de franchir ces confins de l'Europe qu'incarne Melilla, avant-poste espagnole en terre marocaine. « Notre grand Amour, l'Europe en terre d'Afrique. » Ainsi que la saluent à l'aube les migrants, dans une des plus douces séquences du film, avec les paroles d'une fameuse chanson de Houston. Dans une attente sans fin, Abou, vit, filme et est filmé sur la montagne Gurugu. « La célèbre, la sainte, la divine. L'espérance, le désespoir. La vie comme la mort », sont les mots dans lesquels ce jeune homme embrasse pareil lieu. « Un nouveau monde ». La montagne de la peur et des actes violents perpétrés par la police marocaine, mais aussi montagne d'un certain réconfort, d'une camaraderie à l'image des chiens errants accueillis comme frères et soeurs. L'interminable siège de cette frontière prend des allures de normalité, de la même manière que s'installe une ensemble de règles rigides, que s'impose une hiérarchie vigoureuse parmi ses habitants. Dans les vides que l'attente creuse et laisse pour se préparer au prochain assaut on commerce, on écoute des chansons, on joue au foot, on désire l'amour, on rêve intensément, on chante : « chacun s'en va vers un lieu loin d'ici/ cette terre lointaine s'appelle Amérique/ chacun s'en va vers un lieu loin d'ici/ cette terre lointaine s'appelle Europe/ chacun a son propre destin et si tu n'as jamais rien souffert/ tu ne sais rien de la vie/ chacun a son propre destin et si tu veux connaître la souffrance tu dois laisser ta maison derrière toi/ chacun veut aider sa famille/ chacun veut devenir un africain d'Europe. » Et à chaque nouvelle apparition de l'image en noir et blanc que la caméra de surveillance enregistre sur la frontière, notre disparition de l'écran – celle de nous autres européennes dans un film entièrement africain- rrevient sur nous comme une encombrante présence qui oblige à la réflexion. D'aboit timide et maladroite (parfois même pudique quant à certains aspects de la réalité sur lesquels son regard se dépose) la caméraidéo se fait au fur et à mesure plus agile et sélective. Le point de vue sur la situation se métamorphose au travers de son relfèt sur la lentille de l'objectif. Le plaisir de créer des images porte à la découverte d'une beauté inattendue qui acquière

une signification personnelle, toute prête à être transmise au prochain, à celui qui regarde. « Je sens que j'existe quand je filme », nous souffle Abou.

Maintenant les images se font messages, véhicule des pensées, des instants, des émotions. Et c'est ainsi que la matière adhère, avec une conscience renouvelée, à son propre traitement : l'horizon désirée, c'est ce *zoom* comme le futur que jour après jour l'on affronte, mais qu'on ne parvient pas à rejoindre sinon en resserrant le détail de l'image. La course dans les broussailles c'est une caméra à l'épaule qui capte des morceaux de corps, de plantes, de ciel ; l'entretien face caméra c'est un plan serré entre rires et larmes.

Et cette confession du protagoniste/réalisateur qui filtre à travers les images-paroles qui se consomment comme braises sur la montagne de l'attente : « Pendant des décennies mon pays a été exploité. Et maintenant que je veux venir en Europe on me l'interdit ? Non, non, non. Ça ne peut pas aller ainsi. J'ai le droit de gagner l'Europe. Vous ne pouvez pas tout nous prendre et puis nous exclure. Bien sûr, nous savons que le paradis ne commence pas derrière les barbelés. Nous avons vu à la TV comment l'Europe traîte les migrants. Mon frère m'a appelé et m'a dit : « c'est la crise en Espagne. » Mais quand je suis sur la montagne, que je regarde cette frontière, et que je sais que le saut, une fois encore, sera très douloureux, il me faut croire que de l'autre côté il y a l'El Dorado. Et cela doit convenir ainsi pour tout ceux qui m'attendent aux barbelés. »